Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 99 (1954)
Heft: 2

Artikel: Le maquis du Vercors
Autor: Revol, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342564

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le maquis du Vercors

De tous les maquis ayant pullulé en France entre 1941 et 1944, l'un des plus tristement notoires et, sans doute, l'un des moins efficaces, aura été le maquis du Vercors. Je n'ai point l'intention d'en retracer ici les multiples péripéties. Mais parce que j'ai passé la plus grande partie des années de cette seconde guerre mondiale dans ma maison des champs au pied du massif du Vercors, j'ai pu me rendre compte des événements qui s'y sont déroulés et en déduire les leçons qu'ils comportent pour l'avenir.

Les chantiers de jeunesse installés à Villard-de-Lans et à Saint-Jean-en-Royans se firent tout d'abord remarquer par leur allant et la correction de leur tenue. On sentait, à leur attitude, qu'il y avait quelque chose de changé dans l'esprit des jeunes Français et qu'ils mettaient en pratique les conseils que Pétain ne cessait de prodiguer à la nation. Mais cela ne dura guère. Si l'on pouvait, non sans quelque raison, reprocher au service militaire de laisser par trop le soldat dans le désœuvrement, que dire des camps de jeunesse où toute activité ressemblant même de loin à une préparation guerrière leur était rigoureusement interdite ! L'oisiveté aidant, un relâchement se produisit dans la discipline et bien des mauvais coups, vols, pillages et incendies, dont on se plaignait dans les campagnes avoisinantes, leur furent attribués, sans d'ailleurs que la preuve en pût être fournie.

A côté d'eux et simultanément, des groupes de résistants se constituaient dans la clandestinité, sous la direction de chefs locaux recevant des instructions d'un chef départemental. Ces groupes s'étoffèrent progressivement des insoumis au service du travail obligatoire et de ceux, de plus en plus

nombreux, qui, par crainte d'être envoyés en Allemagne, désertaient les camps de jeunesse.

Pour vivre, ces résistants étaient bien obligés de s'adresser aux paysans, largement approvisionnés en vivres, ou dans les localités rurales, aux commerçants détenteurs de stocks. D'où nombre de mauvais coups analogues aux précédents qu'il était naturel de leur imputer, de façon tout aussi gratuite d'ailleurs que pour les premiers. Mais à ces raisons impérieuses de ravitaillement, les résistants, qu'on appellera bientôt les « maquisards » et que dès la première heure les Allemands baptisèrent « terroristes », les résistants, parmi lesquels des indésirables se seront glissés, ajouteront les rivalités de clocher, les haines de porte à porte qu'ils seront tentés de régler par la violence en se parant du beau rôle de gaulliste, le voisin étant qualifié de suppôt de Vichy. Il se répandit alors, ajoutée à la crainte qu'inspirait déjà la présence d'un occupant de plus en plus importun, l'appréhension des méfaits que chacun sentait suspendus sur sa tête. Désolation des campagnes !

L'inquiétude était multipliée par l'installation dans le pays de nombreux inconnus se disant réfugiés et dont on s'expliquait mal les raisons les ayant amenés à se fixer ici plutôt qu'ailleurs : les uns étaient certainement des espions au service de l'ennemi ; les autres, au contraire, chefs éventuels de la résistance lorsque celle-ci deviendrait réellement agissante. Ces derniers gagnèrent en effet le Vercors dès l'ouverture du second front en Normandie ; quant aux autres, ils disparurent avec le départ des Allemands.

Déjà, depuis plusieurs mois, le Vercors avait vu un afflux progressif de partisans résolus à se battre. On parlait des effectifs que l'on grossissait à plaisir, des armes que l'on y amassait, de l'entraînement militaire auquel on se livrait, des ressources offertes par la population ; bref, on prévoyait que le maquis du Vercors interviendrait vigoureusement au moment décisif. Un splendide esprit de corps animait cette réunion de jeunes hommes quelle que pût être la diversité de leurs origines. Les Allemands, les autorités de Vichy s'en préoccupaient.

Gendarmes français et miliciens alternaient avec des fractions allemandes, en reconnaissances dans la région. Il en résulta quelques sanglants accrochages. Les granges de Malleval, d'autres encore servant de refuge à des maquisards furent incendiées, leurs habitants massacrés. Il y aura même une petite opération (13-15 juin 1943) menée par un bataillon allemand parti de Grenoble, que les occupants du Vercors arrêtèrent avant qu'il eût dépassé à Saint-Nizier le rebord du massif. Le commandant du maquis conçut peut-être de ce facile succès tactique une confiance exagérée en ses possibilités ; pourtant, l'affaire de Malleval aurait dû lui laisser quelque doute sur la valeur défensive des gorges ouvrant l'accès du plateau...

Et quand, le 6 juin 1944, commence la bataille de Normandie, toute la résistance française prend les armes. De Valence, de Romans, de Saint-Marcellin, de Grenoble, Die et Crest, sur tout le pourtour du Vercors, en masse, dans un enthousiasme quasiment religieux, les maquisards gagnent le massif ; ils entrent ouvertement dans la guerre.

Pourquoi ce choix du Vercors ?

Dans les Préalpes françaises, le plateau du Vercors semblait bien se prêter à l'établissement d'une résistance. Ce pittoresque massif de montagnes dolomitiques tombe à pic de toutes parts, sur la plaine du Rhône, sur les vallées de la Drôme, de l'Isère et du Drac. Peu de routes y accèdent, se glissant à travers des gorges étroites, construites à grands frais au siècle dernier. Il a longtemps vécu replié sur lui-même, isolé des régions basses qui l'encerclent. Ses habitants conservent encore, au physique, le type le plus pur de la race allobroge : ils ont mieux échappé à la pénétration de l'élément latin, consécutive à la conquête romaine. Au temps troublé des guerres de religion, tandis que la Réforme se répandait rapidement dans les vallées voisines, le Vercors restait catholique, sourd aux invites en armes d'un Lesdiguières et autres chefs protestants.

Dès 1940, la dissidence voyait en lui l'asile naturel d'un réduit facile à défendre. Il devait permettre d'entreprendre

d'audacieux coups de main contre les communications de l'occupant, après quoi, il offrirait le refuge de sa position dominante.

Or, c'était transporter dans le climat de la guerre moderne des qualités exclusivement propres aux guerres d'autrefois. Réfugiées dans le donjon naturel du Vercors, la résistance allobrogique avait échappé aux Romains ; la résistance catholique, aux protestants; la résistance gaulliste échapperait-elle aux Allemands ? Jamais deux sans trois, dit la sottise populaire. Une fois de plus, elle allait mentir.

Avant même que tous les combattants eussent afflué sur le plateau, j'eus l'occasion de voir ceux de Pont-en-Royans. Et voici ce que j'en notais au soir de ma curiosité :

« Les habitants de ce pittoresque chef-lieu de canton, aux maisons accrochées en surplomb au-dessus de la Bourne à peine échappée hors des gorges, redoutent la réaction des Allemands. Songeurs et silencieux sur le pas des portes ou des boutiques, ils assistent d'un air inquiet aux bruyantes allées et venues des dissidents, affairés à se rendre d'un poste à un autre. Des troncs de sapins, descendus de la forêt d'en haut, sont disposés en chicane en travers de la route, barrage de police plutôt que barricade défensive. Quand les Allemands seront là, les demeures flamberont et qu'adviendra-t-il des Pontois ?...

» Le poste de commandement du « chef de la résistance » locale est installé au centre du bourg, dans un méchant cabaret dont le chef est propriétaire. Ainsi poursuit-il aujourd'hui son commerce et la guerre comme il faisait naguère en période d'élections; pour lui, les deux activités, guerre des armes et guerre des bulletins de vote, sont de même nature. Peu de mouvements à l'intérieur du café. Des dissidents se vautrent sur les banquettes autour de tables encombrées de pistolets automatiques, de fusils-mitrailleurs et de bouteilles. La ligne sévère des aciers bronzés s'harmonise avec la teinte vive des verres débordants d'un grossier vin rouge. Je me figure être au milieu d'une troupe de ces *bravi* qu'a si bien dépeints le

bon Manzoni dans ses *Promessi sposi*. Toute la jeunesse indocile en rupture d'usine ou de mancherons s'est réunie là, engagée au service du *Comité de libération nationale*. Le sentiment patriotique, a dit je ne sais plus qui, n'est pas le privilège de l'innocence, et plus d'un mauvais gars a bien donné sa peau pour sa patrie. Mais que penserait ce fin et intelligent de Gaulle s'il voyait de quels éléments se composent ses troupes ! Le curé de La Chapelle, vaillant combattant de l'autre guerre, le ruban rouge sur sa soutane en témoigne, racontait ces jours derniers le traitement infligé par des « maquisards » du Vercors à quatre « miliciens » capturés à Saint-Nizier : ils les martyrisèrent sauvagement avant de les mettre à mort [1].

» Je n'oublie pas le déchaînement des passions, ni que Marcel Déat, après Pierre Laval, vient de proclamer sa foi dans la victoire de l'Allemagne, son ardent désir de la voir atteinte ; que Joseph Darnand a mobilisé la milice, piètre Gestapo française, à qui Philippe Henriot, partant pour Berlin, disait qu'elle avait le souci de la grandeur nationale ! Et que ces trois hommes à la tête de la faction de Vichy n'ont pas hésité, n'hésiteront sans doute pas à les lancer, d'accord et peut-être sur les injonctions des Allemands, contre les dissidents. Ainsi les Français se massacreront-ils entre eux sous l'œil complaisant et satisfait de l'étranger... »

Le drame du Vercors se déroule en l'espace d'un mois environ, du 13 juillet 1944, date du premier bombardement aérien allemand sur La Chapelle et Vassieux, au 19 août, date à laquelle les derniers Allemands évacuent le Vercors. En réalité, l'affaire sera liquidée en guère plus de quarante-huit heures, du 21 au 23 juillet. Encerclés par deux divisions qui obtureront l'accès des vallées circonvoisines, les 4000 hommes du plateau placés, pour la circonstance, sous un commandement unique, seront soumis à une série d'attaques à travers la falaise orientale. La plus importante, comportant de l'artillerie, fut dirigée de Saint-Nizier-sur-Lans, Méaudre et sur

[1] N'était-ce pas une réponse à l'opération de « répression contre le terrorisme » menée au printemps précédent par la milice à La Chapelle et à Vassieux?

Villard-de-Lans, Valchevrière, Saint-Martin. Au cours de ces attaques, les résistants eurent le sentiment d'être livrés à eux-mêmes. Mais ce qui les impressionna davantage, ce fut l'attaque aérienne tombant simultanément sur Vassieux. Il n'y avait là que des travailleurs occupés à préparer un terrain d'atterrissage pour des envois de renforts toujours promis et toujours retardés par le Comité d'Alger. Si bien que la surprise fut totale lorsque au lieu des secours attendus, on vit sortir des planeurs ayant atterri, des *feldgrauen* en ordre compact. Après avoir massacré civils et militaires, ils se retranchèrent dans les ruines de Vassieux où, régulièrement renforcés par avions, ils résisteront à tous les assauts des modestes réserves envoyées pour reprendre le village.

Dans la soirée du 21 juillet, la situation apparaît très grave et, dans la nuit suivante, le commandement décide de «maquiser dans le maquis» *(sic)* : en d'autres termes, disparaître devant l'assaillant, abandonner une lutte ouverte devenue impossible, revenir à la tactique de guerilleros. L'ordre en sera donné dans la matinée du 23.

Aussi, dès le lendemain matin, nous verrons apparaître au Val de Tarze des dissidents débandés cherchant à gagner la rive nord de l'Isère. Hâves, loqueteux, affamés, épuisés, sans armes, munis d'un ustensile de campement flambant neuf (les avions anglo-saxons en ont parachuté en abondance dans les journées ou les nuits qui précédèrent l'attaque) — grâce à quoi ils seront immédiatement reconnus par les patrouilles allemandes qu'ils rencontreront —, ils déclareront : « On nous a crié hier soir : Sauve qui peut ! et, les premiers, nos gradés nous ont abandonnés ». Ainsi se traduisait, à l'échelon de base, la résolution prise par les chefs du Vercors...

C'était évidemment échapper à la capitulation en rase campagne que nos règlements militaires qualifient de déshonorante. Mais ils disent également que jamais un officier ne doit séparer son sort de celui de sa troupe. Ils disent encore, et les officiers de carrière se trouvant à la tête du mouvement n'avaient pas le droit de l'ignorer, que « dans toutes ses

combinaisons, le chef doit envisager la répercussion probable des événements sur le moral de la troupe »... Ne valait-il pas mieux, en l'occurrence, rassembler tout son monde autour de soi et tenter de percer soit vers le Diois, où l'investissement paraissait moins solide, soit vers le Trièves, où certaines fractions trouvèrent leur salut ; quitte à tomber les armes à la main ; quitte encore à se rendre puisque, à tout prendre, on avait fait « tout ce qu'exigeaient le devoir et l'honneur » ?

Ce fut, en effet, l'erreur fondamentale, on l'a montré ci-dessus, d'identifier ce massif avec celui d'un refuge (c'est ainsi qu'en 1870 Bazaine jugeait la place de Metz), et d'avoir tenté de l'organiser en une sorte de camp retranché. Le Vercors avait été très sainement apprécié au début quand, avec ses différents maquis séparés, Royans, Malleval, Lans, etc., il servait de point d'appui à des opérations de guérilla locale, ainsi que faisaient, pour leur propre compte, les maquis voisins de la Grande Chartreuse, de Chambarand, ou du Diois. La condition indispensable à la réussite de ces opérations, c'était le fractionnement à l'extrême et la possibilité pour l'exécutant de pouvoir toujours reculer, ce qui le rendait insaisissable. Mais à partir du moment où l'on se proposait de grouper en une seule unité de combat tous les maquisards du Vercors, la défense de l'ensemble du massif devait être prévue et organisée : c'était un peu celle d'un camp retranché à la manière de 1880-1900 avec noyau central et ouvrages détachés.

C'était alors le cas de se demander si cette conception était encore valable en l'état des armements actuels. L'exemple de Liége, en 1914, quand avec une simple brigade, Ludendorff, négligeant les forts extérieurs, s'était d'emblée emparé de la ville, aurait dû rappeler les chefs militaires au sentiment des réalités. Plus récemment, la conquête de l'île de Crète par l'aviation et les parachutistes allemands révélait des possibilités autrement vastes et qu'une invasion aérienne du Vercors ne serait qu'un jeu pour ces mêmes Allemands.

Au reste, à quelle idée répondait ce groupement des maquis du Vercors ? Faire d'eux une unité régulière de combat —

et c'est bien cela qu'on se proposait en reconstituant les bataillons de chasseurs et le 11e cuirassiers de l'armée de l'armistice, — c'était en vue d'une mission qui n'était plus une mission de guérilla ; c'était dans l'intention de coopérer à un débarquement.

Lequel ?

De toute évidence, il ne pouvait s'agir de celui de Normandie : il y a trop loin du Dauphiné à la Normandie et trop de disparate entre les moyens de part et d'autre mis en œuvre pour se faire la moindre illusion à ce sujet. Alors, pourquoi avoir si ouvertement donné le branle dès le mois de juin ? Ne valait-il pas mieux attendre que s'exécutât le débarquement en Provence ? Manifestement, on a été trop pressé de « mobiliser » dans le Vercors. On l'a surtout fait avec trop d'ostentation. Déjà en mai, dans tout le Royans et jusque dans la plaine de Valence, comme si l'on eût voulu donner l'éveil à l'occupant, on parlait sans se cacher de « l'armée du Vercors » !

Et même si l'on eût voulu synchroniser utilement cette « mobilisation » avec la mise à terre du corps expéditionnaire sur les plages de la Côte d'Azur, étant donné la médiocrité du détachement de Dauphiné, peut-être devait-on attendre que ce corps expéditionnaire se fût approché de la ligne Basse-Durance, Verdon. Placée sur les derrières d'un ennemi aux prises sur son front avec l'armée franco-américaine, cette unité du Vercors évoque très exactement la division aéroportée que le maréchal Montgomery jettera à Arnhem, trop loin en avant du front de combat principal. Il y a, à l'emploi des parachutistes sur les arrières ennemis des conditions techniques de distance, d'effectifs et d'armements qu'il convient de pas enfreindre et qui devraient faire l'objet d'études très attentives au cours d'exercices appropriés.

Des considérations de cette nature n'entrèrent sans doute pas dans les méditations du commandement du Vercors. Tout à son idée d'agir sans tarder, il n'attendit pas le moment opportun. Il voulut en outre faire grand avec des moyens dérisoires.

Un état-major pléthorique fut créé avec ses quatre bureaux et services subséquents sur le modèle d'une armée véritable. Les ordres généraux rédigés dans un style d'Ecole supérieure de guerre s'adressent à plus de quinze destinataires. Comme armement, rien que des armes individuelles d'infanterie, sans artillerie, sans chars, sans aviation. Peu de munitions, aucune réserve d'habillement. Des effectifs insuffisants, mal entraînés, sans grande instruction militaire, encore que nombre de maquisards eussent participé à la campagne de 1939-1940. Ce qu'il y avait de plus faible dans les unités, c'était leur encadrement. Les jeunes Saint-Cyriens de la dernière promotion étaient sans expérience et leur autorité sur les hommes anciens combattants, s'en ressentait. A l'actif de cette troupe chargée d'un si lourd passif, on doit noter son moral élevé, son excellent esprit, son patriotisme fervent et l'ardent désir de se battre. Une fois de plus, les poitrines françaises allaient être jetées face à un matériel meurtrier.

Comment, avec le petit nombre de combattants véritables dont on disposait, défendre un front estimé à 200 kilomètres ! Si, pour réduire ce front, on avait renoncé à occuper le secteur de Villard-de-Lans, c'était, préalablement à tout combat, ouvrir à l'assaillant le libre accès du plateau. La rapidité avec laquelle l'action se développa fit que les éléments placés dans les secteurs non attaqués ne purent arriver à temps là où leur présence eût été nécessaire. Point de réserve de manœuvre à la disposition du commandement. Et quand celui-ci, dès le premier soir de l'attaque, envisageait de revenir à la séparation initiale des groupes de maquisards, n'était-ce pas l'aveu de l'inutilité de toute l'œuvre à laquelle il avait consacré son activité antérieure ? En fait, le maquis du Vercors n'a gêné en rien l'occupant dans son opposition au débarquement de Provence. Ce débarquement est du 15 août et, depuis la fin juillet, les unités opérationnelles avaient été retirées du Vercors. Seuls quelques éléments de nettoyage, des «Mongols», y demeurèrent jusqu'au 19 août, ajoutant leurs propres déprédations aux ruines accumulées par la sauvage répression du vainqueur.

Pour en finir avec ce maquis du Vercors, un mot sur l'organisation civile à laquelle se consacra l'un des plus dynamiques parmi les habitants du pays. Il assuma toutes les attributions incombant habituellement aux pouvoirs civils du territoire : préfet et sous-préfet, ravitaillement et transports, relations avec l'extérieur (ici, avec la plaine dont on ne fut jamais complètement séparé), service des eaux et forêts, sûreté et police, P.T.T., contrôle postal, fabrication du charbon de bois, finances et allocations familiales. Le système autarcique fut poussé au point que les blessés civils du Royans au cours des bombardements aériens, au lieu d'être évacués sur les hôpitaux de Romans ou Grenoble, furent montés au Vercors d'où plusieurs revinrent bien vite dans des cercueils. Ainsi se manifestait l'esprit atavique d'indépendance et d'autonomie dont les populations du Vercors avaient donné bien des preuves à l'époque de leur isolement.

J. Revol